

Le métier de romancier

Réal Benoit, Wilfrid Lemoine et Jacques Renaud

Volume 7, numéro 6 (42), novembre-décembre 1965

Roman 1960-1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60002ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Benoit, R., Lemoine, W. & Renaud, J. (1965). Le métier de romancier. *Liberté*, 7(6), 487-491.

le métier de romancier

1

J'aime écrire... encore que j'écrive si peu qu'on est en droit de se demander si cette affirmation est vraie.

Je me demande aussi si j'ai "une conception du métier d'écrivain". Je ne réfléchis pas beaucoup; les gens et les choses doivent venir à moi; ma calculatrice personnelle fait le tri. Si dans ce que j'ai écrit je ne vois pas poindre une "autre dimension", si je me dis que "ça ne fera pas lever les pieds de terre du lecteur"; si je n'y vois pas certaines possibilités d'exaltation... je ne suis pas heureux et je ne continue pas... Si je "réfléchis sérieusement" et cherche à trouver une formule lapidaire alors je dis : je ne me sens pas le goût de récriminer ou de revendiquer (contre société et famille), mais d'exalter (la femme que j'aime, mes proches les lecteurs.)

RÉAL BENOIT

2

Le mot *métier* vient du latin *ministerium* (office), qui vient lui-même de *minister* (serviteur), tiré à son tour de *minus* (moins, plus petit). On voit que c'est un mot dont l'étymologie (ou l'histoire) ne craint pas l'équivoque des parenthèses nombreuses aux sens variés, aux résonances contradictoires. Voyez la complexité, l'importance, même la grandeur que charrie, aujourd'hui, le mot *ministère*, et essayez de raccrocher à cela la simplicité, l'humilité, le quotidien routinier du *métier* de garçon d'ascenseur, pour en nommer un. A la fin, pourtant, *métier* (garçon d'ascenseur) et

ministère (de l'éducation) se rejoignent, étymologiquement et humainement, dans l'homme. Il y a là le complexe et le simple, le noble et l'humble, en une seule origine. Comme dans le *métier* d'écrivain. Pour qu'il y ait un métier d'écrivain, il faut qu'un homme sente le besoin d'écrire, comme une urgence, et que cet état rencontre la somme des expériences de cet homme (i.e. lui-même, cet homme-même) au moment de l'acte d'écrire. Il y a là une exigence humaine totale et fort complexe. Mais aussi riche que soit cette conjoncture, aussi chargée soit-elle de grandeur spirituelle, de dynamisme intellectuel, d'expériences existentielles, elle *doit* déboucher à la pointe du stylo que tient la main de cet homme sur une feuille blanche. C'est dans la simplicité de l'encre sur cette feuille vierge que doit se résoudre le problème. Dans le geste physique de la main qui court, qui s'arrête trop longtemps, qui guette, qui se perd en des labyrinthes inextricables, qui raye tout d'un geste rageur, et attend, et recommence, et court. Car il y a des mots qui, mis les uns près des autres, ne veulent plus dire ce que l'on voulait; car il y a aussi les mots qui retrouvent un sens caché ou découvrent enfin le monde que l'on cherche parce que l'on a su les combiner les uns aux autres de telle sorte qu'ils signifient par delà leur étymologie, créant leurs parenthèses, étendant toujours leurs limites. (Il n'y a là pourtant que les mots du dictionnaire, il n'y a là pourtant que les arrangements de la grammaire, mais aussi une transgression du sens limité des mots qui crée une vie nouvelle, qui invente une dynamique de l'écriture dont le premier effet est l'agrandissement de son propre champ d'action.)

Voilà ce que fait le *métier* quand le simple et le complexe se rencontrent chez un écrivain. Il y a, d'une part, les mots dans la froide certitude de leurs définitions, les grammaires et leur apparente rigueur; puis, d'autre part, la mouvante complexité d'un homme qui s'est donné pour but de communiquer, mais qui se surprend en flagrant délit de se communiquer aux autres, à tous les niveaux et sur tous les plans. Tel est l'écrivain (le vrai) qui écrit des romans (valables). Et je trouve belle, et grande, et enrichissante son oeuvre quand je le surprends à créer un monde vaste, et riche et inquiétant comme est vaste, et riche et inquiétante la réalité du monde, avec ses midis éblouissants, avec ses crépuscules fantasmagoriques.

3

Hop !

D'abord, je cherche mon rythme. C'est à la fois aussi clair et aussi obscur que ça.

Parler du métier de romancier ? Dire quelle en est ma conception ? Pour moi, il ne s'agit pas à proprement parler d'un métier.

Un métier, à mon avis, doit faire vivre son homme : celui de romancier, au Québec, fait crever. Faut aimer écrire en maudit pour pondre du texte au Québec. Je ne peux donc pas décemment parler du métier de romancier au Québec. Je dois faire du "neuf à cinq" pour me procurer le stéke qui me gardera en vie, laquelle vie m'est pratiquement indispensable pour commettre un deuxième roman, meilleur que le premier. Les morts écrivent peu.

Il ne s'agit pas d'un métier. Faut se le dire. En ce qui me concerne, du moins, il s'agit d'abord d'une passion, ou si vous préférez, d'un plaisir. Plaisir non pas d'écrire un roman, mais d'abord d'écrire. Et j'écris.

Il s'agit d'un plaisir. Comme l'érotisme est un plaisir, un plaisir des sens, de tous les sens. Une ambiance. Un feeling.

Le mot métier évoque toutefois pour moi une réalité : le travail. Un travail constant. Au moins deux ou trois heures par jour. Continuellement. Travail et recherche constante du ton juste, du rythme qui est mien.

(Et je crois que l'une des lignes de forces du roman québécois en 1965, est justement cette recherche du rythme personnel. Le rythme, ça se définit mal, ça se conçoit mal aussi, on le sait, ça se "cerne" mal, on est d'accord. Mais le rythme, ça s'exprime, et l'expression du rythme, c'est l'expression de la vie. Notre rythme personnel doit jaillir. Aucune barrière n'est acceptable, qu'elle soit d'ordre esthétique, morale, même politique ou autre. La création, l'invention, l'expression d'abord, la destruction des tabous, l'éclatement des cadres, l'assouplissement de l'intellect, l'ouverture sur le monde, l'ouverture sur soi-même.

Le fouillis s'il le faut. L'incohérence s'il le faut. Si nos bonzes s'en scandalisent aujourd'hui, ceux qui viendront — et ils viennent vite, souvenez-vous de nous — s'en serviront. Tout est matière à création, même une oeuvre littéraire, en autant que l'on recherche sincèrement et avec acharnement son rythme personnel, son authenticité. Si cela est vrai que l'écrivain exprime dans une forte mesure la société qui l'entoure, le monde qui l'entoure, l'ambiance, les objets, la vie, l'agonie, la mort, la naissance, la croissance qui l'entourent (phénomènes qu'il a vécus personnellement ou connaît), si cela est vrai que l'écrivain, au plus profond de lui-même, ressemble à cette souampe qu'on appelle société, ce marais où germent des nénuphars incroyables et où barbottent des crapauds, si cela est vrai, ce n'est qu'en étant personnel, en se captant lui-même, en étant authentique, en acceptant d'être ce qu'il est et de devenir ce qu'il devient par la force de ce qu'il est et par la force des choses, c'est en acceptant d'être ce qu'il découvre en lui de hideux et de beau — et qu'il transforme en signes neufs — c'est de cette seule façon, envers et contre tous, qu'il s'exprimera et exprimera vraiment cette société. Avec les mots qui lui viendront à la tête, les sons qu'il aura entendus, les marques qu'auront imprimées en lui les humains qu'il aura connus, méconnus, aimés ou haïs. Il faut être, voilà ce que n'ont jamais compris tous les estudiantins de toutes les écoles littéraires, tous les suce-génies. En création, il y a des génies et des imitateurs. Il n'y a pas de fondateurs d'écoles. Il n'y a que des gens impressionnables. Nous sommes tous menacés ou victimes de cette maladie.)

Un écrivain ne doit pas *perdre* trop de temps en société. La seule chose que puisse apporter à l'écrivain la majorité des êtres, c'est leur présence : elle est trop souvent médiocre. Ils peuvent toutefois apporter des connaissances et des idées : c'est toujours à prendre et à discuter. Quand on a parlé durant quelques jours, parfois durant quelques heures seulement avec quelqu'un, on en sait assez pour que l'imagination puisse se débrouiller. Si on en a.

Pour ne pas passer à côté de la question que vous m'avez posée, je devrai m'arrêter bientôt. Car de cette question, je retiens évidemment les trois mots suivants : conception, métier et romancier. Du métier, j'ai dit ce que je pensais. Inutile de

m'étendre sur le sujet pour faire croire aux naïfs que j'en ai beaucoup à dire. J'ai plus à faire.

Le mot conception, j'en ai parlé : travail, plaisir d'écrire et d'inventer, fone noir, parfois bleu, parfois rouge, parfois rose, recherche, ton juste, etc.

Quant au mot romancier, il pourrait me faire noircir des pages et des pages. Mes idées noires, je les garde ordinairement pour la dactylo. Mais il y a le "conception du métier de", dont le ruban ne veut rien savoir. Je dois donc m'arrêter ici.

P.S. Très important : acquérir le sens de l'humour.

JACQUES RENAUD